

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes, des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement :	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre,	pour les départemens.
1 fr. <i>idem</i>	pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67;
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LE SABLE.

ANAI'S avait de si beaux yeux, une bouche si jolie, des cheveux si gracieux, qu'il était impossible de la regarder avec indifférence, bien que ses quinze ans et son petit air naïf semblassent encore la reléguer dans les domaines de l'enfance.



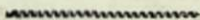
Ses manières enfantines paraissaient être même une attraction pour les jeunes gens de la petite ville d'H. . . . , où nous étions ensemble, et lorsque nous faisons quelque promenade dans le parc, j'étais sûre de voir accourir un essaim folâtre de jolis garçons, qui, sous prétexte de venir admirer les vagues et les rochers, s'arrêtaient à contempler les regards et les sourires de la gentille Anaïs. « Autant en emporte le vent, pensais-je en écoutant les propos flatteurs des jeunes adeptes; Anaïs est trop naïve pour comprendre leurs malins discours. » Mais je me trompais déjà. . . Le vent n'emportait rien, Anaïs comprenait tout.

Un peu plus tard, je vis un des nombreux admirateurs se détacher de la foule; ce n'était plus au milieu des grandes réunions qu'il aimait à découvrir Anaïs; mais il la cherchait dans les lieux les plus déserts et dans les détours inconnus de la multitude: c'était surtout dans les endroits où le sable d'une allée reculée présentait une plaine unie, que j'étais certaine d'apercevoir à quelque distance devant nous le gentil néophyte, décrivant avec sa badine différens dessins que nos pas venaient bientôt effacer. L'intérêt avec lequel Anaïs cherchait toujours les traces magiques excita insensiblement mes soupçons; sans prévenir ma malicieuse compagne, je me munis un jour d'un excellent lorgnon propre à suppléer au défaut de ma vue, et dans l'instant même où l'imprudente étourdie comptait le plus sur la faiblesse de mes yeux, je distinguais parfaitement ces mots: *espoir et regrets*, marqués légèrement sur le sable par la badine enchantée. Voulant pénétrer de suite jusqu'à quel point l'intelligence existait entre les deux jeunes gens, je n'eus garde d'annoncer ma découverte, et je suivis Anaïs, dont le joli petit pied effaça subitement le mot *regrets*, et ne laissa subsister que celui d'*espoir*. Je m'aperçus trop tard que les yeux de la prudence n'étaient jamais aussi clairvoyans que ceux de l'amour, et bien convaincue que les jeune amans n'en étaient pas au premier mot de ce genre, j'avisais de suite aux grands remèdes, et proposais dès le lendemain un voyage à Paris. Anaïs, troublée, interdite, me demanda pour toute grâce une dernière promenade dans le parc: elle aimait tant la vue pittoresque des rochers! la fraîcheur des bois était si agréable! l'exercice si salutaire! « Non, non, ma chère Anaïs, l'air y est trop vif pour toi, les vents les plus dange-

reux y soufflent inopinément, des précipices inconnus y seraient peut-être foulés par tes pieds... » Et la pauvre enfant fut obligée de monter dans la cruelle voiture, qui nous transporta en moins d'un jour à Paris.

Telle fut l'origine des premiers voyages de ma jeune amie dans la capitale; j'étais certaine que là bientôt elle entendrait mille sermens non moins légers que ceux qu'elle avait laissés tracés sur le sable, et qui l'habituerait à entendre sans émotion tous ces discours charmans et ces tendres aveux, auxquels l'imagination seule prend quelque part active. Le bruit, la dissipation, les fêtes lui firent bientôt oublier les promenades d'H..., et si quelquefois je crois entrevoir dans son esprit quelques souvenirs du terrain sablonneux, j'invoque la coquetterie comme antidote à l'amour; j'entraîne Anaïs dans le choix de maintes parures diverses, et je fais ainsi servir à la raison les plus légères futilités de la mode.

Comme nous avons cru que l'anecdote de la gentille Anaïs pouvait présenter un petit côté moral, en prouvant aux jeunes personnes que la prudence d'une mère ou d'une amie peut déjouer à propos des espérances imprudemment conçues, pour mieux les pénétrer de cette vérité, nous avons voulu faire tracer sur cette planche les deux petits mots magiques *espoir* et *regrets*; par une méprise du graveur, le mot *souvenir* remplace l'*espoir*. Il y a cependant bien rarement de l'analogie entre ces deux sensations.



Le tissu le plus joli pour robes de soirée ou de bal est la gaze *voile de Vénus*; cette gaze, un peu serrée, a le brillant de l'argent et le moelleux de la plus fine mousseline des Indes.



Nous avons vu de charmantes robes en barège blanc, brodées en laine de couleur dans les entre-deux des remplis: il paraît que ce genre de broderie sera de nouveau adopté cet été.



Les pluies presque continuelles que nous avons depuis quelques tems ont frappé de stagnation toutes les modes: depuis Longchamp on n'a rien vu paraître de nouveau, ni en chapeaux, ni en garnitures de robes; tous les ateliers sont

d'ailleurs occupés à préparer des costumes pour les fêtes ; nous citerons en outre le brillant magasin de M. Bourguignon, où l'on voit déjà des parures charmantes en imitation de diamans, et autres pierreries. Rien n'est égal à la perfection et au goût qui président à la monture des diadèmes et des autres bijoux que fait disposer le propriétaire de ce riche atelier.

Des robes en mousseline écrue, quatre grands remplis au bas du jupon, le corsage blouse, formant gerbe, des manches très-larges du haut, presque collantes d'en-bas : voilà une des plus jolies toilettes négligées que nous ayons vues.

Les chapeaux avec un demi-voile sont toujours très-bien portés ; on en voit aussi à double voile. Le premier est formé par la blonde cousue sur le bord de la passe ; le second, d'une blonde beaucoup plus haute, est fixé autour de la tête, et retombe sur deux bouquets de fleurs placés de chaque côté de la passe. Ces fleurs, ainsi cachées par la blonde qu'elles relèvent avec grâce, donnent à cette pose de voile l'effet le plus charmant.

L'HOMME MYSTÉRIeux.

(Nouvelle.)

L'amour des arts et le culte des souvenirs héroïques avaient conduit Versel, jeune Français, sur les bords du Tibre et de l'Éridan. Après avoir parcouru les principales villes de l'Italie, il s'était arrêté à Rome ; là, tout entier au langage des ruines, à l'éloquence des tombeaux, il passait les jours et les nuits à visiter les glorieux monumens qui ont échappé, comme par miracle, à la faux du tems et à la hache des Barbares. Son cœur battait violemment à la vue de ces muets dépositaires de la grandeur du peuple-roi ; et, l'imagination remplie des belles pages de l'histoire romaine, il voyait encore César au Capitole, et Caton à la tribune aux harangues.

Un soir que, plongé dans ses réflexions, Versel se promenait sur les bords du Tibre, les cris de plusieurs hommes vinrent frapper ses oreilles. Il s'arrête, il écoute, et voit à quelque distance un homme couvert d'un grand manteau rouge, se défendant contre quatre sbires. Entraîné par un

mouvement de générosité, il met l'épée à la main, et vole au secours de l'opprimé, qui allait infailliblement succomber. « Lâches, s'écrie-t-il, tournez vos innocentes baïonnettes contre un Français qui redoute aussi peu vos armes que votre courage ! » A cet aspect imprévu, les sbires veulent prendre la fuite; mais, aidé du brave Versel, l'homme au manteau rouge leur coupe le chemin du salut, et les immole presque en même tems à son implacable vengeance.

« Généreux Français, s'écria l'inconnu, tu m'as sauvé la vie; je veux à mon tour conserver la tienne, et assurer à jamais ton bonheur. Couvre-toi de ce manteau, prends cette bourse et ce collier, et regagne au plus vite les frontières de la France; une heure dans Rome compromettrait ta sûreté et ton existence. Un proscrit sauvé par toi, de perfides sbires tombés sous tes coups, suffiraient pour te faire poser la tête sur un échafaud; regagne donc au plus vite les terres de ta patrie. Des dangers sans nombre t'attendent sur la route; mais, enveloppé dans ce manteau, tu vaincras tous les obstacles : pars, cours, vole vers les Alpes; ma reconnaissance te suivra partout, et le talisman que je te laisse te préservera de tout malheur. D'aujourd'hui en dix ans, je t'attends à Venise, dans le palais de Rivali; ne manque pas de t'y trouver. Adieu, encore une fois; le soleil va bientôt se lever, et dans deux heures on sera sur tes traces, et ta tête sera mise à prix. »

Ces mots à peine prononcés, l'inconnu jeta un grand cri, et une barque, conduite par deux hommes masqués, vint le chercher de l'autre rive. Il sauta dedans précipitamment; les bateliers s'éloignèrent à force de rames, et Versel entendit encore la voix de l'inconnu, qui répétait dans les ombres, au milieu du fleuve : « Dans dix ans, à Venise, dans le palais de Rivali. »

Effrayé de cette sinistre aventure, Versel jeta autour de lui des regards mornes et consternés. Aux pâles rayons de la lune, il se vit placé entre les corps inanimés des sbires. Ses habits teints de sang, son épée souillée de chair meurtrie, cette bourse, ce riche collier, dont il était le dépositaire, tout lui fit craindre de passer pour un infâme meurtrier. La feinte devenait un devoir : il s'y résigna. A genoux sur les débris d'un temple de Junon, il invoqua le Dieu de la Rome mo-

derne et de sa patrie. Bientôt, profitant des dernières heures de la nuit, il s'éloigna, enveloppé du manteau mystérieux, de la campagne de Rome, en répétant à voix basse ces mots intelligibles de l'inconnu : « Dans dix ans, à Venise, dans le palais de Rivalsi. »

(*La suite au prochain Numéro.*)

VARIÉTÉS.

Cours pratique de langue française et de lecture à haute voix.

C'est toujours avec un nouvel intérêt que nous donnons tous les ans, à la même époque, rendez-vous à nos charmantes lectrices, pour leur rappeler le cours de lecture à haute voix de M. Galland (1).

Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit : on a trop long-tems négligé, on néglige trop encore, surtout pour les lumières, l'art de bien parler, de bien lire ; et, sans insister sur les hautes considérations qui devraient faire de l'art enseigné par M. Galland avec tant de succès, une des conditions d'une bonne éducation, nous croyons pouvoir ajouter qu'il est devenu nécessaire, pour ne pas dire indispensable, même pour les femmes, de savoir bien s'exprimer : *le bien dire, le bien lire*, connu des mères, passe aux enfans dès leur plus tendre enfance, et les dispose, sans efforts, à cette première éducation qui reste, et peut alors se perfectionner plus facilement.

Les enfans d'aujourd'hui vivent en famille, y restent long-tems ; on ne les relègue plus dans leur chambre avec des gouvernantes ; ils ne sont plus, Dieu merci, amenés au salon, en visite, chez leurs parens ; ils sont admis à toute heure, à l'intimité, aux tendresses d'une mère, d'un père. Leur pre-

(1) Ce double cours, destiné aux deux sexes, a été déjà renouvelé plusieurs fois ; le sixième a été ouvert le lundi, 2 mai, à 7 heures du soir, chez le professeur, rue Saint-Honoré, N° 256, où l'on trouve un prospectus détaillé qui en indique le plan et la marche, les jours et l'heure des séances pour les hommes et pour les dames, et le prix de l'abonnement.

M. Galland donne des leçons particulières de langue française et de lecture à haute voix.

mière éducation se fait sur leurs genoux, dans leurs bras, sur ce canapé, où ils étalent, sans offenser la dignité paternelle, Polichinelle et la poupée. Les parens instruits sont les premiers instituteurs; sans travail, sans frais, sans pédantisme, ils donnent des leçons utiles, établissent les bases d'une éducation soignée, qu'ils peuvent ensuite diriger, et même gouverner, selon la position et la vocation de l'enfant.

Que de grâces à rendre aux progrès des lumières, à l'extinction de l'ignorance et des préjugés, depuis l'enfant libre et heureux dans son maillot, jusqu'à l'homme établi dans les droits de sa liberté individuelle et admis à tous les emplois où ses talens et son instruction doivent le placer, sous un gouvernement paternel et juste!

R. G.

PETITE REVUE THÉÂTRALE.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *Remise d'Alceste.* — *Troisième début de M^{lle} Lebrun dans Œdipe.* — *Débuts de M^{lle} Bertrand, première dans la danse.*

Nous sommes en retard avec *Alceste*; mais que lui font quelques jours de plus ou de moins! Ce monument du génie de Gluck est immortel; il est et sera donc de tous les tems. Il n'en est pas de même de la plupart de nos nouveautés théâtrales; brillantes comme la bulle de savon qu'un enfant lance dans les airs, elles lui ressemblent aussi par leur légèreté et leur peu d'existence; nous devons donc nous hâter de constater leur naissance pour ne pas être réduits plus tard à constater leur décès; mais aujourd'hui nous allons nous occuper d'*Alceste*. M^{me} Branchu, chargée du rôle principal dans cet opéra, vient de donner une nouvelle preuve de sa rare intelligence et de son ame éminemment tragique, qui ont toujours été son partage. Elle a eu souvent de belles inspirations, et dans l'air où elle s'écrie: *Non, ce n'est point un sacrifice!* elle s'élève à la hauteur de l'action qu'elle médite: elle devient sublime. Nourrit père, Dérivis, Prévot et Bonel ont fort bien secondé M^{me} Branchu, et ont mérité les applaudissemens qu'ils ont obtenus.

Puisque nous en sommes sur les applaudissemens mérités, nous devons parler de ceux que le public s'est plu à donner à M^{lle} Lebrun dans *Œdipe*: la transition est toute naturelle.

Nous avons déjà cité la justesse, la pureté et la flexibilité de la voix de cette très-jeune et jolie personne, qui a en outre une qualité bien précieuse, c'est qu'en elle l'ame est la source de l'expression de tous les accens. M^{lle} Lebrun unit déjà les talents de la cantatrice à ceux de l'actrice, et elle est peut-être regardée dès à présent comme l'espoir de notre scène lyrique.

Il nous reste encore à parler des débuts de M^{lle} Bertrand, première dans la danse, et ils sont trop brillans pour ne pas être cités. Cette jeune élève de M. Vestris est remarquable surtout par un aplomb étonnant, qui ne nuit en rien à la grâce, et par l'ensemble qui, n'importe dans quelle pose, règne toujours dans toutes les parties de son corps. Cette nouvelle nymphe de Terpsychore fait honneur au maître qui a su cultiver si heureusement les dispositions dont la nature avait doué son élève.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *Belphégor*. — *La Grand'Maman*. — M^{me} Hervey. — *Rentrée de Philippe*. L'action de *Belphégor* est presque entièrement empruntée à la fin du conte de La Fontaine. Quant au rôle, il est joué par M^{lle} Clara, et en voyant cette actrice sous le costume qu'elle apporte des enfers, il est bien difficile de ne pas être tenté de se donner au diable. *La Grand'Maman*, vaudeville de MM. Armand et Achille Dartois et Francis, nous présente le tableau d'un lendemain de noces : les jeunes mariés se querellent déjà, et la bonne maman rétablit la paix entre eux. Cet ouvrage offre plusieurs couplets fort jolis ; un entre autres a été très-applaudi : c'est celui où la Grand'maman dit qu'elle retranche de ses nuits ce qu'elle ajoute à ses jours. Rotrou, en écrivant *Venceslas*, ne s'attendait guère à ce qu'une de ses pensées fût mise un jour en couplets de vaudeville.

M^{me} Hervey a fort bien joué le rôle de la Grand'maman. *Philippe* faisait ce soir-là sa rentrée sur un théâtre qui lui doit bien des succès : c'était donc un jour de fête pour les spectateurs du Vaudeville.

A ce Numéro est jointe la Planche 299.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.